

# LA BELGIQUE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE.

Mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles.

**Brand WHITLOCK**

1914. Chapitre XXI : « *Les hordes grises* ».

Le jeudi 20 août, date que je n'oublierai pas, je fus réveillé par des coups assez forts frappés à ma porte ; passant ma robe de chambre, j'ouvris et vis Gustave, fatigué, hagard, effaré, très négligé, paraissant ne s'être pas couché, ce qui était le cas ; il avait veillé toute la nuit à mon insu, comme un serviteur fidèle, montant la garde avec l'agent de police. Les gardes civiques avaient disparu de la cour.

Gustave m'annonçait le comte Bottaro-Costa, ministre d'Italie, que je trouvais dans mon bureau, lui-même assez défait. Il venait à cette heure matinale me consulter et m'apporter la nouvelle qu'après tout les autorités avaient décidé, d'après des ordres venus du Roi, à Anvers, et comme suite aux conseils que Villalobar et moi nous étions permis de donner au bourgmestre Max, de n'offrir aucune résistance. La garde civique avait donc été retirée et dispersée, et l'armée allemande devait entrer dans la ville ce jour-là.

La nouvelle fut un soulagement et nous rendîmes grâce au Roi d'avoir une tête solide sur ses larges épaules.

Bottaro-Costa, cependant, avait des doutes sur notre situation diplomatique; il pensait que nous ne serions que des résidents distingués dans la capitale. Je n'attachais pas beaucoup d'importance à cette question technique et lui conseillai de demander l'avis de Villalobar, expert en tous ces problèmes délicats.

Un peu plus tard, quand Colette m'apporta le thé, je lui dis de ne pas avoir peur, que l'entrée des Allemands serait pacifique. La pauvre fille en fut soulagée, mais elle hochait la tête et disait dans un français traduit directement du flamand :

- *Mais c'est tout, de même triste.*

Je rassurai également l'honnête Gustave et, lui aussi, hocha sa tête flamande et résuma la pensée de tout Bruxelles ce matin, en disant :

- *Je pensais que les Anglais et les Français allaient venir nous aider !*

Toute la matinée, en masse toujours croissante, les paysans affluèrent dans la ville, transportant leur maigre avoir dans des sacs, des paquets, quelques-uns dans ces petites charrettes belges traînées par des chiens (\*). Et de ma fenêtre je vis un soldat belge, seul, découragé, les pieds meurtris, se traînant sous le soleil brûlant qui frappait la rue Belliard,

étouffant dans sa lourde capote, sac au dos, sa gamelle, son quart en étain et sa paire de bottes accrochée au sac, traînant son fusil et, gris de poussière, avançant avec peine, comme un symbole de défaite et d'abattement.

M. Max, ceint de son écharpe rouge de bourgmestre, accompagné du fidèle échevin. Jacqmain, était allé vers Tervueren la nuit précédente, et là, avec le général allemand, avait pris les dispositions pour l'entrée des troupes et leur passage sans encombre dans la ville. Elles devaient entrer à 11 heures. Nous attendimes toute la matinée. Villalobar allait et venait constamment, apportant les nouvelles qu'il pouvait recueillir.

On nous avait dit que les troupes entreraient par l'arcade du Cinquantenaire ; de la fenêtre de ma chambre je voyais tout juste le quadrigue que Léopold y a fait placer ; elles descendraient la rue de la Loi, cette longue artère partant de l'arcade et s'étendant sous la lumière éblouissante du soleil qui semblait crue, dure et irréal.

Au déjeuner nous discutâmes l'opportunité de voir passer l'armée ; j'aurais aimé ne pas manquer le spectacle, mais, d'autre part, je sentais qu'il pouvait sembler indélicat de me faire ainsi témoin de l'humiliation de la fière cité. Un à un les derniers drapeaux belges se retiraient des façades blanches de la rue

Belliard, où il ne resta que les drapeaux des Légations brésilienne, chilienne et américaine. Les persiennes s'abaissèrent ; le vieux quartier Léopold semblait une cité des morts.

Tout à coup je vis l'auto de Villalobar descendant la rue de Trèves ; j'allai à sa rencontre. Le marquis était aussi animé qu'un jeune.

- *Venez !* – cria-t-il.

Et je me rendis à son appel ; Gibson et de Leval suivaient dans notre voiture. Nous nous rendîmes à la Légation italienne, boulevard Bischoffsheim. Au boulevard, la foule stationnait à l'ombre des ormes. La police bourgeoise circulait, composée de citoyens assermentés portant le brassard blanc.

Bottaro-Costa, remplacé, à notre grand regret, par un nouveau ministre qui n'était pas arrivé, se disposait à quitter Bruxelles. La Légation était désorganisée, les corridors, pleins de caisses d'emballage, mais la comtesse avait gardé un salon, où elle nous reçut.

Là, dans la baie vitrée donnant sur le boulevard, nous attendîmes en bavardant.

Et tout à coup, nous eûmes notre première vision des troupes allemandes. Sans fifres, ni tambours, ni drapeau, une compagnie d'infanterie descendait le boulevard ; les soldats étaient en gris, un sinistre gris verdâtre, jusqu'à l'enveloppe de leurs casques, et marchaient lourdement au pas. Ils se balançaient d'un air

assez fatigué le long de l'allée des piétons, jusqu'au coin où il fallait tourner pour descendre le boulevard du Jardin Botanique. Deux des hommes sortirent des rangs, prirent leur poste à ce coin, déposèrent leur fusil. L'un d'eux posa son pied dans la bandoulière de son fusil ; l'autre tira de sa tunique une boîte de cigarettes, l'offrit à son camarade, se tâta pour trouver une allumette, puis demanda du feu à un Belge qui se trouvait là. Le Belge lui donna du feu, avec l'amabilité belge. Quelques personnes les regardèrent. Et ce fut tout. Cela ne semblait pas si terrible.

- *Pauvres gens !* – soupira la comtesse.

Nous attendîmes, mais il n'en vint pas d'autres. Nous prîmes congé de la comtesse, qui refusa de nous accompagner ; et Bottaro-Costa, Villalobar et moi, dans l'auto de Villalobar, partîmes vers la rue Royale où, d'après le chauffeur, les troupes passaient. Il n'y avait pas de troupes rue Royale, mais, nous trouvant dans la rue de Ligne, nous entendîmes le piétinement régulier des sabots de chevaux. Une foule excitée se précipitait çà et là ; finalement cette foule se dirigea d'un pas plus décidé du côté d'où venait le bruit. Nous descendîmes vers Sainte-Gudule et, Villalobar insistant, montâmes sur la terrasse de l'église qui domine la petite place du Parvis. Et là, entre une double haie de spectateurs silencieux

massés le long des trottoirs – descendant lentement la rue Sainte-Gudule après le Treurenberg et enfilant ensuite la rue de la Montagne qui tournait à notre gauche, à cheval, sur deux colonnes, en uniforme gris, les fanions noirs et blancs au bout des lances, passait un escadron de hussards allemands.

Ils chantaient en chœur d'une voix rude :  
*Heil dir im Siegerkranz.* (\*\*)

Une foule morne et silencieuse dans l'éblouissement du soleil, les sabots des chevaux battant le pavé inégal, les lances qui se balançaient, les fanions qui les frôlaient et ce chant montant des voix fortes, sur l'air que nous appelons *America* et les Anglais *God save the King* ; au-dessus de nous la façade grise de l'imposante et antique église. Il y avait quelque chose de terrible, d'un peu sauvage dans ce chant et dans ces cavaliers gris émergeant du Moyen Age dans la civilisation moderne.

Villalobar se tourna vers moi :

- *Nous nous souviendrons de cette scène* – dit-il.
- *Et pensez où nous sommes* – dit Bottaro-Costa, jetant un regard sur les deux hautes tours de Sainte-Gudule, qui, derrière nous, contemplaient avec le même calme que depuis sept siècles, un spectacle qui n'était pas nouveau : n'avaient-elles pas vu les Français, les

Autrichiens et les Espagnols chevaucher ainsi, en chantant leurs chants de conquête ?

La colonne fit halte, le chant cessa ; les deux derniers cavaliers firent faire demi-tour à leurs chevaux, puis les troupes s'ébranlèrent de nouveau, et reprenant leur hymne sauvage, chantant toujours de leur voix rude et gutturale, disparurent derrière les murs, les tuiles et les cheminées, au coin de la rue Sainte-Gudule et de la rue de la Montagne, vers la Grand-Place. Pensant que c'était tout, nous reprîmes le chemin de la Légation d'Italie.

Et au coin du boulevard Bischoffsheim, nous vîmes l'armée allemande. Nous n'avions vu qu'une avant-garde, quelques vedettes ; ici, du haut en bas du boulevard, sous les branches étendues des arbres, aussi loin que portait le regard, ondulait un champ de baïonnettes, une horde grise, hideuse, une masse d'acier qui approchait avec un roulement de tonnerre, des battements de tambours, des sons aigus de fifres et de cymbales, des chevaux nerveux, des canons lourds et des chants sauvages.

C'était l'Allemagne ! Non pas l'Allemagne à la bonhomie épaisse et souriante qui, devant le broc — de bière et la pipe ornée d'un gland, passe le dimanche en des guinguettes où l'on joue des valse de Strauss ; non pas

l'Allemagne sentimentale de la petite fleur bleue, du clair de lune et des châteaux du Rhin ; non celle de Goethe et de Schiller, ni celle des accords doucereux de Mendelssohn, ni des profondes harmonies de Wagner, ni de la philosophie d'Emmanuel Kant ; mais cette chose redoutable, ce monstrueux anachronisme – la science moderne attelée au char de l'autocratie et dirigée par la volonté cruelle du monde païen.



De l'auto, nous regardions sans mot dire. Peu à peu, décomposant la masse en ses éléments, nous commençâmes à noter les détails : les canons qui cahotaient devant nous, leurs mauvaises bouches d'acier tournées vers le sol ; les officiers, droits sur leurs superbes chevaux, quelques-uns minces, de type prussien, aux figures cruelles et balafrées par les duels, portant des monocles et des cravaches anglaises ; d'autres, d'un type massif avec des



bouffelets de graisse dans le cou, le « *signe de la bête* », comme dit Emerson, et des faces rouges, épaisses, brutales, fumant des cigarettes et regardant avec arrogance par-dessus la foule atterrée et silencieuse. Leur équipement était parfait : sabres, revolvers, jumelles de campagne, cartes en leurs gaines de cuir isolées par des feuilles de mica, petites lampes électriques suspendues au cou, rien n'avait été oublié dans la prévoyance de quarante-quatre ans !



L'infanterie marchait en colonnes par quatre, avec une précision lourde, méthodique, bien allemande. C'étaient, pour la plupart, des hommes trapus, le pantalon négligemment enfoncé dans de fortes bottes dont les talons résonnaient sur le pavé avec un bruit métallique ; des bottes de rechange pendillaient à chaque sac.

Il y avait là des Allemands de tous les types connus : cous épais et occiputs aplatis, front bas

et cheveux jaunes rasés de près comme ceux des convicts ; figures stupides, indifférentes, sans un rayon de gaîté ou d'humour ; parfois les yeux, d'un bleu de porcelaine, s'abritaient derrière des verres de lunettes : des étudiants sans doute. Leurs casques à pointe bas étaient recouverts d'une housse d'étoffe de même gris verdâtre que l'uniforme ; chaque pièce de métal de l'uniforme, d'ailleurs, était ainsi recouverte – jusqu'aux chiffres de métal qu'ils portaient sur l'épaule. C'étaient des hommes jeunes, robustes, au buste long, aux jambes courtes et solides, aux nerfs et aux muscles fermes, chez qui toute individualité, toute initiative se trouvaient supprimées par le dressage ; ils avançaient avec une docilité muette et fataliste, et leurs officiers, séparés par l'abîme que le militarisme creuse entre l'officier et les hommes, n'étaient pas moins méprisants pour eux que pour la foule apeurée qui se massait le long des trottoirs.

Cavalerie, infanterie, artillerie passèrent, chaque régiment d'infanterie soutenu par un peloton de cavalerie et suivi par une batterie formant une unité. Et comme ils chantaient ! L'entraînement, la discipline, n'étaient ici que trop apparents.

Les pièces de campagne résonnèrent sur le pavé jusqu'à ce que l'oreille en fût excédée ; puis vint une longue file de pontons d'acier renversés,

la boue de la Meuse collée à leur fond ; puis les fourneaux de cuisine ambulants, où la fumée sortait par de courtes cheminées, où la soupe mijotait dans de grandes marmites ; puis des régiments de hussards aux fanions noirs et blancs, et d'innombrables wagons de munitions.

Et de temps en temps éclatait le fracas rugissant d'une musique militaire haute, aiguë, perçante, horrible heurt de cymbales géantes – non pas de la musique, mais un bruit qui devait répandre la terreur.

Cela devenait pénible, accablant, intolérable. Ces canons noirs sur des voitures grises et des caissons gris ; ces uniformes gris de campagne ; la figure insolente de ces jeunes officiers à monocle, balafrés dans leurs niais duels ; ces soldats marchant lourdement, ces dos, ces muscles ; ces talons de grosses bottes résonnant sur le pavé, vous impressionnaient sans produire l'effet stimulant de l'allure martiale ; c'était farouche, sans rien de sublime ; ordonné, sans rien d'harmonieux ; une parade sauvage, horrible par tout ce qu'elle impliquait. Cette organisation d'acier, si disciplinée, si efficace, était figée ; en voulant conquérir le monde elle avait perdu l'âme.

Je pensai qu'en me hâtant je pourrais donner à ma femme et aux mères un aperçu de la chose colossale et maudite. Je me hâtai vers la Légation.

- *Dépêchez-vous – leur dis-je – il est peut-être temps encore.*

Nous retournâmes au boulevard. Les Allemands défilaient toujours, et nous restâmes assis dans l'auto, fascinés, pendant deux heures, tandis que les hordes gris-vert déferlaient en flots qui semblaient infinis.

La poussière soulevée par ces milliers de pieds pesants s'élevait et cachait le soleil, s'insinuait dans les arbres, rendait grises les feuilles vertes, poudrait les uniformes gris, donnait un aspect gris à l'atmosphère, et comme le soir tombait, les hordes semblaient des fantômes gris dans une pénombre grise.

J'avais promis d'aller avec Villalobar à l'Hôtel de Ville ; il m'attendait à la Légation ; nous partîmes par le Parc, le Palais et la place Royale; comme nous tournions pour descendre la rue de la Madeleine, nous fûmes arrêtés par la foule. Le chauffeur cornait sans arrêt. Et tout à coup il y eut un cri, la foule se dispersa et, regardant en l'air, nous vîmes juste au-dessus de nous un aéroplane d'où partait une traînée de feu qui, de temps à autre, éclatait en étincelles. Nous ne disions rien, mais chacun savait ce que l'autre pensait : des bombes ! Soudain la longue et mince langue de feu forma un joli bouquet de ballons colorés, comme dans nos feux d'artifice du 4 juillet ; la foule eut un profond soupir de soulagement. Qu'était-ce ? Je ne le sus jamais.

Quelques-uns prétendirent que c'était un signal pour l'armée au champ de bataille.

A la Grand-Place, devant les belles maisons dorées, déjà l'artillerie campait, les fourneaux cuisaient le dîner ; les soldats s'installaient à leur aise, les chevaux mâchonnaient leur fourrage. Des sentinelles montées, aux abords de la Place, saluèrent comme nous entrions.

Nous pénétrâmes dans la cour du vieil Hôtel de Ville, montâmes le grand escalier et allâmes par les vestibules familiers vers le cabinet du bourgmestre. Partout l'on voyait des tables couvertes de papiers et des officiers allemands, dans ces uniformes bleu pâle que l'on rencontrait partout en Allemagne, écrivant d'un air affairé. Quatre d'entre eux faisaient sonner leurs éperons et s'inclinant en un raide et correct salut militaire, nous reçurent. Nous expliquâmes notre mission et fûmes introduits dans une autre pièce, avec nouveaux cliquetis d'éperons et nouvelles inclinations. Là, deux hommes assis à des tables couvertes de documents se retournaient pour nous recevoir, quand un petit homme court, trapu, couvert de poussière et d'aspect hérissé, donnant des ordres à droite et à gauche, prit la parole. Il était en culotte de cavalier mais avait enlevé ses jambières et ne portait que des souliers. Il parlait français avec l'accent allemand et, quand je me nommai, il répondit :

- *Oh ! oui, je sais ; vous aviez la charge des intérêts allemands.*

En même temps, il fit un nouveau salut raide, continua de pirouetter, fit claquer plusieurs fois ses talons comme s'il saluait tout le monde.

Nous fûmes introduits dans le cabinet du bourgmestre. M. Max était assis à la grande table où nous l'avions vu encore la veille au soir ; cela semblait loin déjà ...

Il nous reçut avec un sourire fatigué. Pauvre bourgmestre, par quelles épreuves il avait passé !

- *Jamais – dit-il –, je ne l'oublierai ... jusqu'à la fin de ma vie !*

Nous lui exprimâmes nos sympathies et aussi notre satisfaction du bon sens dont il avait fait preuve en renonçant à la résistance ; après avoir passé en revue cette armée, au point de vue de l'efficacité, la plus remarquable, sans doute, que le monde ait connue, nous frémissons à l'idée de ce qui fût arrivé si les gardes civiques s'étaient dressés devant elle.

M. Max envoya un huissier informer le général de notre présence ; le messenger revint, disant que le général prenait un bain. Nous attendîmes et M. Max nous raconta ses difficultés, notamment dans ses relations avec le général.

- *J'ai refusé de lui serrer la main – expliqua-t-il.*

Il comptait rester dans son Hôtel de Ville jusqu'à la fin. Il nous dit alors, ce qu'il n'avait pas dit la veille, que toute la journée il avait été

en communication avec l'armée allemande à l'est de la ville et avec le Roi, à Anvers. Les Allemands avaient demandé des otages – le bourgmestre, les membres du Conseil municipal, vingt notables ; et une contribution de guerre de cinquante millions de francs, sans parler d'énormes quantités de vivres et de fourrage. M. Max avait refusé les otages (le mot avait un son si moyenâgeux que je n'en croyais pas mes oreilles), avait tenu bon et obtenu gain de cause. Mais il fallait payer la contribution. Nous renouvelâmes nos compliments.

- *J'ai fait mon devoir* – dit-il simplement.

Alors il nous raconta les dernières nouvelles. L'État-major s'était retiré de Malines sur Anvers, où les restes de l'armée belge devaient être rassemblés, « *car – dit le bourgmestre –, nous devons sauver ce qui reste de notre armée, il n'y a pas moyen d'en former une autre* ». Et pendant trois jours les Allemands traverseraient Bruxelles.

M. Max finissait ces explications, quand on annonça le général Thaddeus von Jarotsky, major général et commandant la 16<sup>ème</sup> brigade d'infanterie.

C'était le petit homme important qui nous avait reçus à l'extérieur mais transformé par le bain et la toilette ; sa tête chauve luisait, sa petite moustache grise se hérissait, il portait la même tunique gris-bleu mais, sur la poitrine, le

rang de rubans de ses nombreuses décorations. Sa culotte de cavalier était remplacée par un pantalon bleu foncé à bandes rouges, tendu par des sous-pieds sous ses bottes militaires. Rafraîchi par le bain, il était cordial et content de lui ; il y eut de nouveaux saluts raides et des échanges d'aménités ; « *mon général* » se frottait vivement les mains.

- *Appelez-le « Excellence » – me souffla Villalobar – les Allemands aiment ça.*

Et parlant au général :

- *Excellence, nous demandons le droit de communiquer avec nos gouvernements ; pour les communications chiffrées, ce droit est évidemment discutable, mais non pour celles en clair.*

« *Seine Excellenz* », en son français, répondit :

- *Certainement, et en chiffre également, si vous le désirez.*

- *Les communications téléphoniques seront rétablies ?*

« *Seine Excellenz* » réfléchit un moment et s'informa des communications avec d'autres villes, qu'il ne désirait pas nous accorder.

- *A Berlin – dit-il –, il y a un service de téléphone intérieur spécial.*

- *Mais pas ici – dit M. Max – ou du moins très peu important.*

Ce point fut aimablement concédé par Son Excellence.



Alors Villalobar demanda que son secrétaire, le marquis de Faura, obtint un sauf-conduit (\*\*\*) d'Anvers pour voir son fils mourant à Bruxelles ; et cela aussi fut accordé.

En fait, Son Excellence promit tout, puis se leva, disant que son dîner l'attendait et qu'elle avait très faim. Encore quelques compliments, quelques saluts et claquements de talons et nous partîmes.

Le crépuscule semblait venir plus tôt ce soir-là. Sur la Grand'Place, les cuisines roulantes fumaient et, à chaque issue de la place, l'on voyait les sombres silhouettes des uhlands en faction. Sous les arbres, le long des boulevards, la poussière flottait comme un brouillard et chaque réverbère brûlait dans un halo. Dans l'ombre, de petits groupes de passants discutaient mollement ; leurs visages, quand on pouvait les voir, étaient tristes, et quelques-uns pleuraient à la faveur de l'obscurité. Les maisons étaient toutes fermées et sombres ; et les hordes grises continuaient leur piétinement par la chaussée de Louvain et le long des boulevards. Au *Palace-Hotel* seulement, il y avait de la lumière et de l'animation ; les officiers de l'armée allemande y dînaient.

La ville était étrangement silencieuse, comme écrasée par le malheur ; quant à moi, fatigué jusqu'aux os, le cœur accablé, je rentrai sous l'impression d'avoir été forcé d'assister à un

acte honteux, à l'humiliation de la belle, fière et sensible créature qu'était Bruxelles.

Nous espérions que Mc Cutcheon, Cobb, Irwin et Arno Dorch dîneraient avec nous ce soir-là. Huit heures sonnèrent sans les ramener et nous restâmes sans nouvelles. A leur place, il n'y eut que cet autre convive, toujours ponctuel, et qui devait nous rester si longtemps, le Souci antique et hagard. Je sentis une responsabilité peser sur mes épaules qui avaient porté longtemps les fardeaux d'une autre ville et je me tourmentai au sujet de nos vieux amis, par trop imprudents et aventureux.

Dans la soirée, Monseigneur Sarzana, auditeur de la Nonciature, vint annoncer que le Pape était mort dans l'après-midi, à 1<sup>h</sup> 30. Dans sa longue soutane noire, son attitude italienne pleine de détresse disait que le monde allait finir, que le ciel allait se replier comme un rouleau ... Et il semblait bien, en effet, qu'il en fût ainsi.

Il y eut la note d'ironie inévitable dans toute catastrophe humaine. La dernière édition du **Soir** se trouvait sur ma table, avec des colonnes entières en blanc : marque du censeur ; mais l'article de fond annonçait que la situation était excellente, que les armées française et anglaise étaient en route et qu'on pouvait envisager l'avenir avec confiance ! (\*)

Brand WHITLOCK

Ce livre, *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*, a été traduit de l'anglais par le Professeur Paul de Reul, de l'Université de Bruxelles, ce qui n'est pas mentionné en « page de titre » mais bien sur une page antérieure à la page 1. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201914-1917%20TABLE%20MATIERES.zip>

On y dit : « *Un grand nombre de documents, ainsi que certaines explications indispensables aux lecteurs anglais et américains, ont été supprimés, n'étant pas nécessaires pour les lecteurs français ou belges.* » Nous les reproduisons d'après l'original anglais publié sur notre site :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

\* *Le Soir*, 20 août 1914

#### APRÈS QUINZE JOURS DE GUERRE

Nous avons résumé dernièrement la situation après huit jours de guerre. Huit jours de plus se sont passés. Nous sommes au quinzième jour.

Quinze jours après le premier combat, les Allemands sont à peine plus avancés qu'au premier jour. Ils restent accrochés à Liège dont les forts résistent magnifiquement. Leur mouvement sur le centre du pays est arrêté. Ni en Belgique, ni en France, ils n'ont remporté aucun succès. Ils devraient être à mi-chemin de Paris. Ils ont à peine dépassé Liège et n'ont pas encore atteint la barrière de la Meuse où les attendent les Français.

Sur le front lorrain aucun résultat. Au contraire, ils reculent et l'offensive française avance avec une sûreté remarquable. Bref, ce n'est pas huit jours qui sont perdus pour leur fameuse marche en avant, c'est quinze jours. Ce retard équivaut à la perte d'une grande bataille. Cette bataille c'est notre honneur de pouvoir dire qu'ils l'ont perdue en Belgique et par nos armes. Vingt jours maintenant se sont passés depuis le début de la mobilisation russe. C'est dire que la concentration de l'armée s'achève. Deux millions de soldats russes marchent sur la Vistule, défendue seulement par six corps d'armée, par quelques forts et par le Landsturm. Les clairons de l'armée russe sonnent le glas de l'Empire allemand.

Pour nous enfin quelle amélioration nous a apportée ce retard de huit jours ! Mais nous ne sommes plus seuls au centre du pays. Nos alliés français nous ont rejoints et une armée française égale à la nôtre, complètement équipée, prête à combattre, s'avance en colonnes de route vers nous. En vérité c'est un beau et grand spectacle. Anglais et Belges intimement unis vont combattre à côté des grandes armées françaises. Pour notre petit pays si fier devant l'invasion : une grande oeuvre de secours et de protection a été réalisée. Cette oeuvre est la contrepartie de l'héroïque résistance de notre armée et de nos forts, qui étaient comme le disait le roi Albert, à l'avant-garde des armées alliées et qui sont maintenant au milieu d'elles.

Désormais pour nous, la période la plus critique semble passée. Et avec une confiance renouvelée et une inébranlable fermeté, nous pouvons considérer l'avenir.

*Le Soir* publia également une proclamation du Bourgmestre Max, datée du 12, appelant la population civile à remettre ses armes.

#### *Affiche de M. Max, Bourgmestre de Bruxelles*

##### ARMES À FEU

Les lois de la guerre interdisant à la population civile de prendre part aux hostilités et toutes les dérogations à cette règle pouvant entraîner des représailles, beaucoup de mes concitoyens m'ont exprimé le désir de se débarrasser des armes à feu qu'ils possèdent.

Ces armes peuvent être déposées dans les commissariats de police, où il en sera délivré récépissé.

Elles seront mises en sûreté à l'arsenal central d'Anvers, et seront restituées à leurs propriétaires après la fin des hostilités.

BRUXELLES, le 12 août 1914.

La proclamation suivante a été placardée sur les murs de Bruxelles le 20 août :

##### AUX HABITANTS DES PROVINCES OCCUPÉES

Les pouvoirs exécutif et administratif dans les provinces occupées passent aujourd'hui entre les mains des chefs supérieurs des troupes allemandes.

J'avertis la population de se tenir tranquille et de continuer à ses occupations civiles. Nous ne faisons pas la guerre aux habitants paisibles, mais seulement à l'armée. Si la population obéit, on ne lui fera pas de mal.

La propriété des communes et des particuliers sera respectée et les vivres et matériaux nécessaires à l'armée d'occupation seront exigés avec égard et seront payés.

D'autre part, la résistance et la désobéissance seront punies avec extrême sévérité.

Toutes les armes, toutes les munitions, tous les explosifs doivent être remis aux troupes allemandes au moment de leur arrivée.

Les habitants des maisons où l'on trouverait des armes, des munitions, des explosifs, auront à craindre *d'être fusillés et de voir leurs maisons brûlées*. Quiconque résistera à main armée *sera fusillé*.

Quiconque s'opposera aux troupes allemandes,

Quiconque attentera à leurs blessés,

Quiconque sera trouvé l'arme à la main, *sera fusillé de même*.

Le Général Commandant le III<sup>ème</sup> Corps d'Armée,

VON Locrow, *Général d'infanterie*.

### Notes.

Traduction française : « *Les hordes grises* » in WHITLOCK, Brand ; chapitre XXI (1914) in ***La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*** ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 59-71. D'après **Brand Whitlock** (1869-1934), ***Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative*** ; London ; William HEINEMANN ; 1919, 2 volumes. Voir chapitre **22** (« *The grey hordes* »), volume 1, pages 77- 88, notamment à :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2022.pdf>

Il est à noter que le chapitre 12 originel, « *The naïvetés of History* » (volume 1, pages 43-45), **n'a pas du tout été traduit en français**. D'où le décalage dans la numérotation des chapitres en langue française.

(\*\*) *Heil dir im Siegerkranz.* :

[https://www.youtube.com/watch?v=ljJa3\\_dR5Ac](https://www.youtube.com/watch?v=ljJa3_dR5Ac)

<https://www.youtube.com/watch?v=wFwgUVyvkCU>

<https://www.youtube.com/watch?v=Ap3EvnYgll0>

Pour les personnes comprenant la langue anglaise, il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : **Hugh GIBSON** (Secrétaire de la Légation américaine à Bruxelles, 1914) dans ***A journal from our Legation in Belgium*** ; New York ; Doubleday, Page & Company Garden City; 1917. Notamment à :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

<http://net.lib.byu.edu/~rdh7/wwi/memoir/Legation/GibsonTC.htm>

Ce serait également intéressant de comparer avec ce que le journaliste argentin **Roberto J. Payró** a dit des mêmes dates dans son ***Diario de un testigo*** (*La guerra vista desde Bruselas*) :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Version originelle **espagnole**: [www.idesetautres.be](http://www.idesetautres.be)

<http://www.idesetautres.be/upload/19140820%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20INCOMUNICADO.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140820%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20INCOMUNICADO%20FR.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140820%20PAYRO%20DAGBOEK%20VAN%20EEN%20INCOMUNICADO.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140820%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX..pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140820%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR..pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140804-19140911%20PAYRO%20EPISODIOS%20OCUPACION%20ALEMANA.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140804-19140911%20PAYRO%20EPISODIOS%20OCUPACION%20ALEMANA%20FR.pdf>

Ce serait enfin intéressant de comparer avec ce que **Paul MAX** (cousin du *bourgmestre Adolphe MAX*) a dit des mêmes dates dans son *Journal de guerre* (*Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918*) :

[http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user\\_upload/publications/Fichier PDF/Fonte/Journal de %20guerre de Paul Max bdef.pdf](http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier PDF/Fonte/Journal de %20guerre de Paul Max bdef.pdf)

Pour les personnes comprenant la langue néerlandaise (outre la traduction d'après PAYRO, voir supra), il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : **Virginie LOVELING** (1836-1923) dans son « *In oorlogsnoed* ». Voir, e. a. :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

La version intégrale est disponible et peut être téléchargée gratuitement à l'adresse :

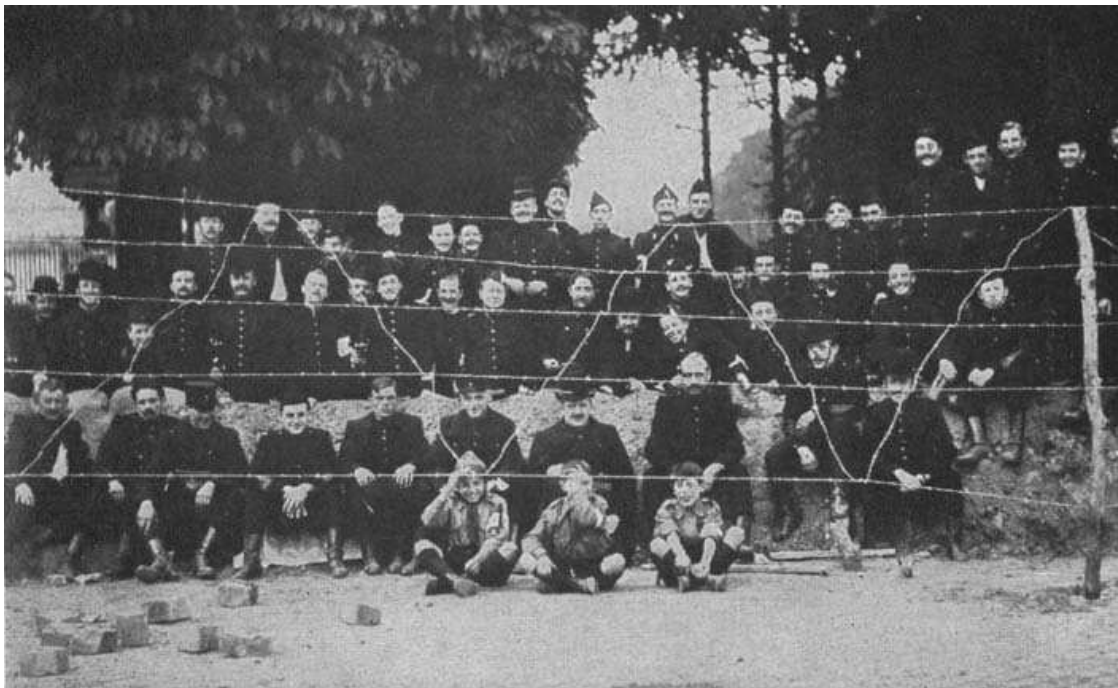
<http://edities.kantl.be/loveling/>

Veillez trouver ci-dessous la reproduction de photos extraites de **Hugh GIBSON**, *A journal from our Legation in Belgium*

<http://net.lib.byu.edu/~rdh7/wwi/memoir/Legation/GibsonTC.htm>



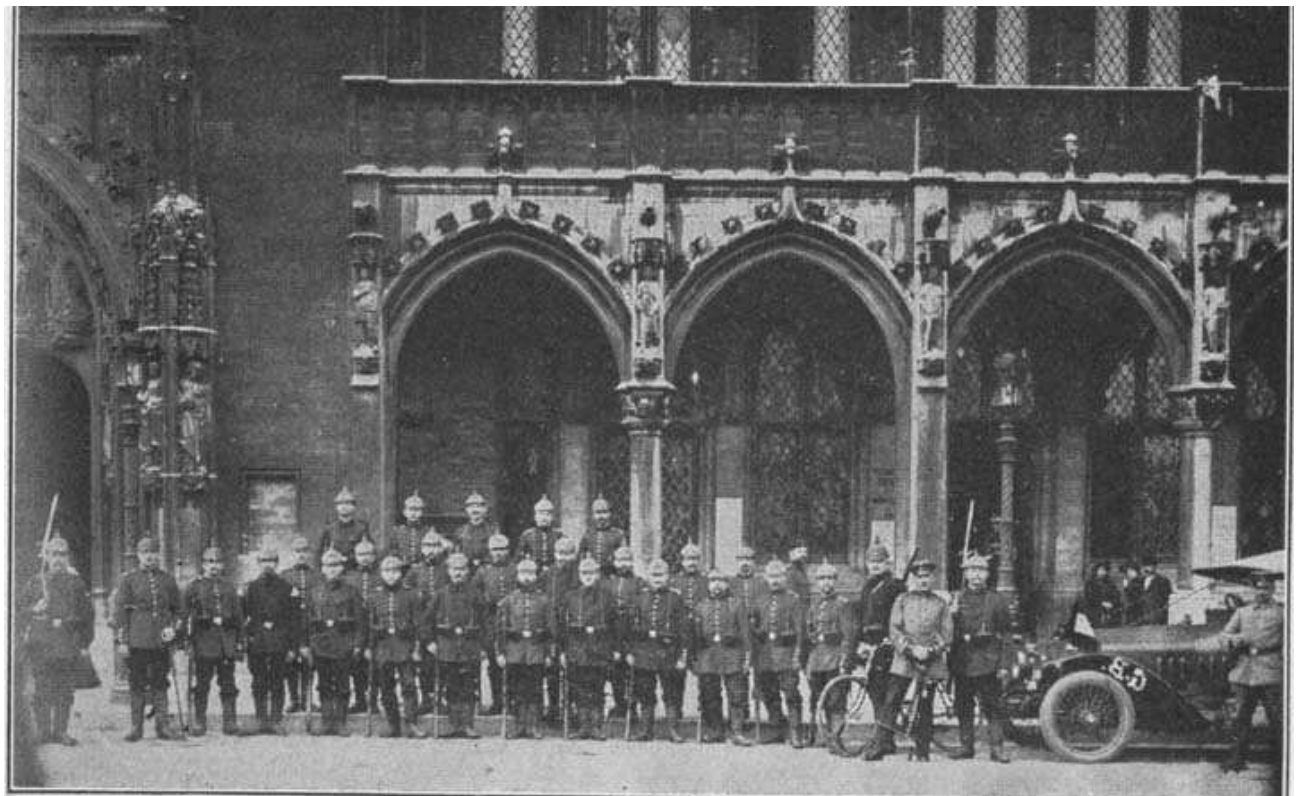
The Garde Civique on the Avenue Louise in Brussels



The Garde Civique's idea of a barbed wire entanglement



(\* ) A Belgian machine gun battery **drawn by dogs**



German troops in front of Hôtel de Ville, Brussels



Ernstliche Militärbefehle ~~werden~~  
sollten prompt befolgt werden, diese  
Vorgänge sind

Passierschein,

Herrn Hugh V. Gibson, Sekretär, der  
Gesellschaft der Vereinigten Staaten von  
Amerika in Brüssel in einem Büro mit  
Auftrag indefinit nach Antwerpen  
und zurück reisen zu lassen.

Herr Gibson will sich wegen der Befreiung  
der künftigen Reisepässe mit dem am  
bekanntesten Generalstab in Antwerpen  
in Verbindung setzen.

Brüssel, 24. August 1914.  
Königliches Gouvernement.



*[Signature]*  
Generalmajor des Gouvernements

(\*\*\*) Pass issued by General von Jarotzky